

CAMILLA LÄCKBERG &  
HENRIK FEXEUS

# La Boîte à magie

roman traduit du suédois  
par Susanne Juul

*ACTES SUD*



## FÉVRIER

Tuva tambourine nerveusement des doigts sur le comptoir. Elle aurait dû débaucher depuis un bon moment déjà, mais elle est toujours là, sur son lieu de travail, un café dans le quartier de Hornstull. Un client vient de s'installer à la table du coin. Il la fixe, irrité. Elle lui retourne un regard assassin. Elle mémorise son visage et se dit que ce client-là n'aura pas droit à un cœur sur la mousse de son cappuccino. Un doigt dressé, plutôt.

Être en retard la met de mauvais poil. Elle ramène machinalement une mèche blonde derrière son oreille. Elle aurait dû récupérer Linus depuis une demi-heure déjà. Elle est immunisée contre les remarques acerbes du personnel de la crèche, elle y a eu droit si souvent que ça ne lui fait plus ni chaud ni froid. Mais son petit garçon de deux ans doit être triste. Et Tuva n'est pas du genre à vouloir chagriner un enfant. Surtout pas Linus. Elle n'arrête pas de dire qu'elle serait prête à mourir pour lui. Mais ce n'est pas si simple. Dieu seul sait tous les efforts qu'elle fait. Elle ouvre la penderie, retire son tablier et le balance sur la montagne de linge sale. Elle ne peut pas partir avant l'arrivée de son remplaçant. Qu'est-ce qu'il fabrique, bon sang ?

Martin, le père de Linus, avait brillé par son absence le jour de la naissance de son fils, deux semaines avant terme. Tuva ne lui en avait pas voulu, elle était partie à la maternité en ambulance. Elle avait en revanche trouvé bizarre qu'il ne vienne pas la voir pendant les quelques jours qu'elle avait passés là-bas. L'accouchement avait été difficile. Elle ne se souvenait

que vaguement des médecins qui les examinaient sans arrêt, elle et son bébé, en lui disant que tout irait bien. Exactement comme Martin dans les brefs SMS qu'il lui envoyait. Il allait venir, disait-il, il avait juste un ou deux trucs à régler. Si son séjour à la maternité se perdait dans le brouillard, le souvenir de son arrivée avec Linus dans l'appartement vide était autrement vif. Pendant qu'elle en bavait pour mettre au monde leur fils, Martin avait rassemblé ses affaires et s'était tiré. C'était ça qu'il avait à "régler". Elle n'avait plus jamais eu la moindre nouvelle de cet enfoiré. Tant mieux, probablement. Elle l'aurait tué s'il s'était remanié.

Depuis, c'était elle et Linus contre le reste du monde. Sauf que, parfois, le reste du monde ripostait. Comme maintenant. Daniel, qui prenait le relais l'après-midi, aurait dû être là depuis une heure. Elle avait été obligée de l'appeler, de le réveiller. À treize heures trente. Avait-elle jamais été aussi irresponsable à vingt et un ans ? Oui, sûrement. Mais entre eux, ça n'avait de toute façon jamais fonctionné. Elle regarde encore l'heure.

*Bordel. De. Merde.*

Elle enfle doudoune et bonnet, prépare deux doubles expressos. Une tasse et un gobelet.

C'est sans doute encore Matti qui reste à la crèche pour l'attendre. Matti, l'employé que son fils a commencé à appeler papa. Chaque fois qu'elle est en retard, il la fixe avec ce regard vous-devriez-passer-plus-de-temps-avec-votre-fils-au-lieu-de-travailler-autant. Merci la culpabilité. Comme si ça ne suffisait pas de devoir essuyer les larmes de Linus parce qu'une fois de plus il se demandait si sa maman allait finir par arriver.

Les expressos sont prêts quand Daniel fait tranquillement son entrée, les cheveux ébouriffés. Le froid glacial de février s'introduit dans la salle avec lui et plusieurs clients grelottent ostensiblement, sans qu'il y prête attention. Il s'en fout, sans doute. Elle se demande comment elle a pu lui trouver le moindre charme.

— Tiens, dit-elle avec toute la froideur qu'elle arrive à insuffler dans un si petit mot. On dirait que t'en as besoin. J'y vais.

Elle n'attend pas sa réponse, attrape le gobelet et sort dans la neige qui n'est pas près de fondre. Elle manque de renverser un vieux couple en fonçant sur le trottoir.

— Excusez-moi, je suis en retard, je dois récupérer mon fils à la crèche, murmure-t-elle sans vraiment les regarder.

— Les enfants vous surprennent parfois. Il leur arrive de prendre de ces initiatives quand on les laisse tout seuls !

La voix est bienveillante, sans réprobation.

Tuva ne répond pas, mais apprécie qu'ils ne lui en veuillent pas de sa maladresse. Les gens sont souvent si susceptibles. Il lui est déjà arrivé de faire tomber quelques gouttes de café sur des clients, par inadvertance, et qu'ils exigent non seulement qu'elle paye le pressing, mais aussi qu'elle allonge la monnaie pour le désagrément. Elle adresse un sourire d'excuse aux deux petits vieux. Elle a failli renverser son café, et ça lui rappelle qu'elle n'a vraiment pas le temps de s'attarder. Elle s'excuse une dernière fois, puis court en direction du métro tout en avalant son expresso. Le breuvage lui brûle d'abord la langue, puis l'œsophage. Il a un goût chimique, comme un médicament. Il faut qu'elle nettoie la machine. Le contraste avec le froid extérieur rend le liquide encore plus brûlant.

Quand elle aura récupéré Linus, elle retournera au café avec lui. Daniel lui offrira tous les petits pains et gâteaux qu'il voudra. C'est la moindre des choses. Au diable les macarons et les boulettes de viande prévus pour ce soir. Demain, elle devra partir. Mais ce soir, c'est Linus et elle.

Au moment où elle arrive en haut de l'escalier qui mène au métro, ses jambes cèdent, sans prévenir. Elle pousse un cri en agrippant la rampe. Elle a dû trébucher. Du calme. Il faut arriver entière à la crèche.

Elle tente de se redresser, mais c'est comme si elle n'avait plus d'os dans les jambes. Elle ne tient plus sur ses pieds. Elle a le tournis, la nausée. Elle a peur de s'évanouir. Comme à la maternité, quand on lui avait donné tous ces médicaments lors de l'accouchement.

*Linus.*

*J'arrive.*

Elle essaye de se relever à l'aide de la rampe, mais ses bras font des kilomètres de long. Et la rampe s'échappe loin au-dessus de sa tête. En plus, elle ne sait plus comment s'y prendre. Des taches noires dansent à la périphérie de son champ de

vision. Soudain, le monde bascule et une petite voix intérieure lui dit qu'elle est en train de tomber dans l'escalier. Elle ne sent plus rien.

La première chose que Tuva remarque en se réveillant, c'est la douleur de ses articulations. Elle est dans une position inconfortable. Elle remue les lèvres et s'éclaircit la gorge. Sa bouche est complètement sèche. Un goût fade qu'elle ne reconnaît pas. Il lui faut plusieurs secondes pour prendre conscience qu'elle n'est pas couchée. Elle est à genoux, les fesses contre les talons, légèrement penchée en avant. Des parois la compriment de tous les côtés, même au-dessus de la nuque.

Comme si elle était enfermée dans une petite caisse.

C'est trop douloureux pour être un rêve. Mais ça ne peut pas non plus être la réalité. Ce n'est pas possible. Et pourtant. L'odeur de bois est parfaitement réelle. De la lumière passe par d'étroites fentes, dessinant des rectangles sur ses jambes et ses bras nus. *Nus...* Où sont ses vêtements ? Il ne lui manque pas que sa veste, mais aussi son pull. Et son jean. Quelqu'un l'a déshabillée. Elle n'a plus que ses sous-vêtements. Ce n'est pas possible.

Elle sent à nouveau ce goût chimique dans la bouche. Ça doit être le café. Quelqu'un a dû mettre quelque chose dans son café. Et elle a tout bu, trop stressée pour se poser des questions.

L'adrénaline pulse dans son corps, sa peau picote. Il faut qu'elle sorte. Elle crie et pousse de toutes ses forces contre les parois. Le bois fléchit un peu, mais pas assez pour se briser ou pour que la boîte s'ouvre. Impossible de donner des coups de pied. Vu sa position, elle ne peut que taper de ses mains, mais sans force, elle est beaucoup trop à l'étroit. Tout à coup, les rayons de lumière sont interrompus sur un côté. Il y a quelqu'un près de la caisse.

— Laissez-moi sortir ! hurle-t-elle. Pourquoi vous faites ça ?

Pas de réponse. Mais elle sent une présence. Sa respiration. Elle hurle à nouveau, mais le silence reste tout aussi compact, menaçant. La sensation de picotement se répand sur toute la surface de son corps. Elle frappe à nouveau contre le bois, mais l'espace restreint ne lui permet pas d'y aller assez fort.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? crie-t-elle tout en luttant contre les larmes. Laissez-moi sortir, je vous en prie, on peut discuter. Il faut que j'aille chercher Linus !

Elle regarde son poignet. Le verre de sa montre est brisé, les aiguilles sont bloquées sur quinze heures pile. Matti a dû essayer de la joindre au téléphone. Il a peut-être commencé à s'inquiéter sérieusement, peut-être même à la chercher, et très vite, il va la trouver et la faire sortir de cette caisse... mais d'un autre côté, ça lui est sans doute déjà arrivé d'être encore plus en retard que ça.

Et personne ne la cherche.

Parce que personne n'a encore compris qu'elle a été enlevée.

Enlevée. Le sens de ce mot l'envahit, la fait suffoquer. Un bruit métallique près de la caisse la fait sursauter.

— Il y a quelqu'un ? crie-t-elle.

Un objet argenté et pointu pénètre par une des fentes, côté gauche. On dirait le bout d'une épée. La lame en métal avance lentement à l'intérieur de la caisse. Elle essaye de déplacer sa cuisse, mais c'est trop étroit. Elle ne peut pas l'éviter. La pointe de l'épée touche sa cuisse, presse contre la peau. Ça fait mal, mais la vision est plus brutale encore que la douleur.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurle-t-elle. Arrêtez !

La lame pousse de plus en plus fort jusqu'au moment où elle perce la peau. Une goutte de sang apparaît. Le mouvement est hésitant. Comme si la personne à l'extérieur faisait un essai. Tuva crie à nouveau, mais c'est à peine si elle entend ses propres mots. Puis la pression diminue et la lame recule de plusieurs centimètres.

Un bruit de moteur qui démarre. La lame se met à vibrer et avance à nouveau. Cette fois-ci, elle ne s'arrête pas au contact de sa peau. Tuva hurle quand la pointe s'enfonce dans le muscle. Ses cris couvrent le bruit du moteur quand le métal poursuit son chemin dans ses chairs. La douleur est inimaginable. Des explosions de couleurs lui brouillent la vue, ses terminaisons nerveuses s'enflamment. Le monde disparaît, ne reste plus que la douleur. L'épée atteint le fémur, les vibrations se propagent dans son squelette. Tout son être tremble. Tuva vomit, sur elle-même, sur l'épée ensanglantée. La lame

poursuit par-dessus le fémur et s'enfonce dans le muscle de l'autre côté. Le bout qui ressort à travers la peau a un aspect presque obscène. Du sang pulse aussitôt par la nouvelle plaie. Coule le long de la cuisse pour former une flaque sous ses jambes. Et l'épée continue. Poursuit son mouvement à travers sa cuisse, se dirigeant vers l'autre cuisse. Elle est toujours incapable du moindre geste.

— Arrêtez, s'il vous plaît, supplie-t-elle à travers ses sanglots. Il faut que j'aille chercher Linus. Je suis en retard. Il est tout seul.

Quand l'épée atteint son autre cuisse, Tuva se prépare à la douleur. Mais impossible d'y parvenir. Elle hurle de toutes ses forces, espère perdre connaissance, sortir d'elle-même, n'importe quoi pour y échapper. Quelques secondes passent. Une éternité. Elle ne voit plus rien. La lame traverse ses deux cuisses et ressort par une fente de l'autre côté de la cuisse. Les vibrations cessent enfin.

Mais le bruit du moteur continue.

Quelque chose la pique à l'arrière de l'épaule et la conscience de Tuva s'éteint. Elle ressent, physiquement, l'effondrement de son cerveau. Parce qu'il y a aussi, bien sûr, des fentes à l'arrière de la cuisse. Elle tente de se pencher en avant pour éviter l'épée dans l'épaule, mais le mouvement accentue le feu dans ses cuisses. Tuva n'est plus là. Elle est à la maternité où elle lutte pour mettre son fils au monde, elle est au café où elle a eu la chance de décrocher un boulot, elle flirte avec Daniel, elle est avec Martin et il dit qu'il l'aime. Elle entend le broyage des cartilages et des tissus de son dos, et se souvient que Linus a pris l'habitude d'appeler Matti papa.

Puis elle penche la tête et voit la peau se tendre sous la clavicule, avant d'éclater sous la pression du bout de la lame qui sort sous ses yeux. Comme dans un tour de magie. Elle est l'assistante du magicien et bientôt les applaudissements vont déferler sur elle. Comme à la télé. Le sang de sa poitrine colore en rouge ses sous-vêtements tandis que l'épée poursuit son chemin jusqu'à l'une des fentes de la paroi. L'odeur de fer recouvre tout.

Les yeux bleus de Linus devant elle.



*Toi aussi tu me quittes, maman ?*

Un sifflement sort de sa gorge quand elle essaye de parler.

— S'il vous plaît. Je suis en retard.

Quelqu'un bouge à l'extérieur. Une fente devant son visage s'obscurcit. Une troisième épée. À quelques centimètres de la tête de Tuva. Les deux épées qui la transpercent déjà la serrent comme dans un étau.

— Non, chuchote-t-elle.

L'épée bouge lentement, mais trop près. Elle voit le métal briller, mais ses yeux ne parviennent plus à le distinguer.

*Linus. Je suis désolée. Maman t'aime.*

Elle sursaute quand la pointe la touche entre l'œil droit et la racine du nez, avant de s'enfoncer et de crever son œil. Quelque chose d'humide coule sur sa joue et Tuva ne voit plus rien du côté droit. Mais ça ne fait pas mal. Au moins, ça ne fait plus mal.

*Pourquoi ça sent le brûlé ?*

C'est la dernière pensée de Tuva.

Avant que l'épée ne s'enfonce dans son cerveau.

## MARS

Vincent abattit sa paume sur la table devant lui de toutes ses forces. Soupir de soulagement dans le public du théâtre. Il fronça les sourcils, ménagea une pause étudiée, puis observa les spectateurs tout en relevant la main. Une poche en papier écrasée apparut. Un rire nerveux traversa la salle quand il jeta la poche froissée par terre.

— Rien sous la poche numéro cinq non plus, dit-il.

La scène était plongée dans le noir, hormis un projecteur solitaire qui les éclairait, lui, la table et la femme à côté de lui. Sa lumière crue accentuait le caractère dramatique de la dernière partie du spectacle. Silence de mort. Aucun accompagnement musical pour le bouquet final. L'ambiance n'était que plus anxiogène. Au départ, cinq poches blanches numérotées et posées à l'envers étaient dressées sur la table. Il en avait déjà écrasé deux de la paume de la main.

— Plus que *trois*, dit-il en s'adressant à la femme. Magdalena, ne regardez pas ces *trois* poches, je pourrais suivre les mouvements de vos yeux. Contentez-vous de penser à la poche sous laquelle se trouve le gros clou. Vous seule le savez. Le public n'a pas vu sous quelle poche vous l'avez caché, et moi non plus. *Trois*. Souvenez-vous comme le clou était pointu quand vous l'avez effleuré. Concentrez-vous.

La femme transpirait abondamment. La lumière du projecteur chauffait, et elle était aussi nerveuse que tous les autres spectateurs. Probablement plus, même. Vincent l'observa attentivement.

— Vous n’avez pas réagi à “trois” alors que je viens de le prononcer trois fois, dit-il ensuite. Le clou n’est donc sans doute pas là non plus.

Sa main s’abattit vivement sur la poche numéro trois. Plusieurs personnes dans la salle poussèrent un cri.

Plus que deux poches. 50 % de risque de se blesser sérieusement. Il se demandait pourquoi il faisait encore ce numéro. Tous ses prédécesseurs avaient fini par s’empaler la main. Si on répétait le numéro suffisamment de fois, c’était inévitable. Mais il ne fallait pas que le public se rende compte qu’il était véritablement anxieux. L’essentiel de l’illusion tenait au semblant de maîtrise absolue.

— Il ne nous reste plus que les numéros deux et quatre, dit-il à la femme. Pensez au clou, à sa longueur de pas moins de vingt centimètres.

Elle cligna des yeux et hocha la tête, accablée.

— Rappelez-vous comme il brillait, le clou, quand vous l’avez posé en équilibre sous une de ces poches. Sous celle que nous ne souhaitons pas que j’écrase.

— Mais je ne me souviens plus laquelle..., gémit la femme.

Il leva un sourcil. Tension à couper au couteau dans tout le théâtre. Deux poches. Il plaça sa main au-dessus de la première. Puis au-dessus de la seconde. Dans un cas, le spectacle s’achèverait par l’ovation d’un public debout. Dans l’autre, par un membre transpercé et un trajet en ambulance toutes sirènes hurlantes.

— Ouvrez les yeux, dit-il.

La femme ouvrit les yeux, et son regard se dirigea vers les poches. Il l’observa. Puis leva la main. Il était sur le point de l’abattre sur la première quand il vit la panique se répandre dans son regard. Au dernier moment, il changea d’avis et laissa sa main s’écraser sur l’autre, de toutes ses forces. La femme poussa un cri quand la main de Vincent frappa la table. Il resta plusieurs secondes penché en avant, paume sur le plateau. Puis, triomphal, il balaya par terre, d’un revers de main, le sac écrasé, avant de soulever la dernière poche. Le clou pointait droit en l’air, telle une lance, jetant des éclairs mortels dans la lumière crue.

Le public hurlait et se leva au moment où explosa la musique. Il signa le clou de son feutre permanent, le glissa dans le sachet qu'il offrit à la femme avant que celle-ci, visiblement délivrée, se fasse aider pour redescendre dans la salle.

Vincent avança jusqu'au bord de la scène en écartant les bras. Il n'avait nul besoin de faire semblant d'être soulagé.

Les ovations étaient assourdissantes. Le spectacle au théâtre de Gävle touchait à sa fin. Il s'inclina profondément, tout en fixant la salle. La lumière mouvante l'aveuglait, mais il se comportait comme s'il voyait le public. La ruse consistait à fixer un point précis comme s'il regardait une personne de son choix droit dans les yeux. Il riait face à l'obscurité, là où il savait que 415 personnes, debout, acclamaient le maître mentaliste Vincent Walder.

— Merci d'être venus, cria-t-il à la salle déchaînée.

Les gens applaudissaient et sifflaient de plus en plus fort. La salle était comble. Ça avait été une bonne soirée. Très bonne même. Elle n'était pas venue, cette femme qui l'inquiétait. Quand elle ne venait pas, il était soulagé à un point qu'il ne voulait pas s'avouer.

Il résista à la tentation de mettre la main au-dessus de ses yeux pour se protéger des projecteurs et savourer l'enthousiasme du public. Il en avait tellement besoin, avait travaillé si dur pour ça, maintenant c'était le moment de jouir de son succès. En même temps, c'était l'adrénaline pure qui le faisait encore tenir debout. 415 places. 41 plus 5 égale 46, son âge. Au moins pendant quelques semaines encore.

*Arrête avec ça.*

Il s'en était fallu de peu aujourd'hui, avec ce putain de clou. Le dernier numéro dans un show de deux heures. La sueur dégoulinait dans son dos, et il avait l'impression d'avoir le cerveau en ébullition.

Le secret n'était pas d'être capable d'anticiper le comportement des spectateurs, ni de donner l'illusion qu'il lisait dans leurs pensées. C'était de faire croire à une certaine légèreté, alors que son cerveau était au bord de l'implosion. L'affiche dans le hall le vantait comme le "maître mentaliste", mais il regrettrait d'avoir accepté cette appellation. C'était trop...

simpliciste. Vulgaire. Mais d'un autre côté, ce n'était pas mal de se cacher derrière un tel titre. Cela pouvait donner l'impression qu'il était un personnage de fiction. Et pas quelqu'un qui aurait préféré s'allonger de tout son long dans sa loge et juste respirer dix minutes. Maintenant que le spectacle était terminé, il lui fallait reprendre le contrôle de ses pensées avant qu'elles ne se mettent à vivre leur propre vie. Il lui faudrait plus de temps ce soir que d'ordinaire.

Contrôle. Huit lettres. Autant que de rangées au balcon.

*Arrête.*

Vincent leva les yeux vers le balcon, là où, pendant la première partie, il avait fait oublier leur nom à quatre spectateurs. 23 places sur chaque rangée. 184 places.

Quelqu'un sur le balcon siffla.

*Inspire profondément, arrête avec les chiffres.*

184 places. Le 18.04 serait le dernier jour de la tournée. Et 23 places par rangée, 8 rangées, 2 plus 3 plus 8 égale 13, exactement le nombre de spectacles qu'il lui restait à donner.

*Arrêtearrêtearrête.*

Vincent s'inclina une dernière fois et quitta la scène. Arrivé derrière le rideau de velours, il se mit à compter silencieusement. Un. Si à dix les gens étaient toujours en train d'applaudir, il remonterait sur scène en quelques enjambées pour une dernière salve. Deux. Une ombre se détacha dans l'obscurité. Une femme d'une trentaine d'années. Trois. Il se sentit glacé. Elle était donc quand même venue. Quatre. Mais cette fois-ci, elle n'avait pas attendu la fin du spectacle. Cinq. Comment elle avait fait pour s'introduire à l'arrière ? Il ne voulait personne dans les coulisses quand il se produisait. Celui qui l'avait laissée entrer allait passer un mauvais quart d'heure. Il leur avait demandé de surveiller la salle. Pour l'empêcher de s'approcher, pas pour l'aider. Six. Bon, maintenant il allait au moins voir quelle allure elle avait. Cheveux bruns relevés en queue de cheval. Col roulé. Veste noire. Sept. Des pupilles qui se dilatèrent d'un dixième de millimètre au moment où elle se mit à parler. Il n'avait aucune idée de son degré de dangerosité. Huit. Il lui fit signe de ne faire aucun bruit et montra la scène du pouce pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas

encore fini. Peut-être pourrait-il sortir de l'autre côté ? Neuf. Ne pas penser à elle. Inspirer profondément, sourire. Dix. Il remonta sous le feu des projecteurs en courant.

— Merci, merci, vous êtes vraiment trop aimables, crie-t-il. À ce que je vois, vous avez envie de rester ici, je comprends ça, mais la vraie vie vous attend. Il est temps de vous y confronter à nouveau. Et si les événements de ce soir vous empêchent de dormir, dites-vous bien : c'était juste pour rire.

Il fit une pause.

— Peut-être.

L'assistance rit bruyamment. Et un peu nerveusement, aussi. Il ne pouvait pas s'en empêcher lui aussi. Ça marchait chaque fois. Malgré son envie de rester, Vincent s'éclipsa avant que le public ne commence à se lever. Cela faisait toujours mauvais effet si l'artiste était encore sur scène quand les spectateurs se dirigeaient vers la sortie. Et quand ils avaient des vêtements à récupérer au vestiaire, comme c'était le cas ce soir, les gens se levaient toujours un peu plus rapidement dans le naïf espoir d'éviter de faire la queue. La femme se trouvait toujours au même endroit dans les coulisses.

— Elle est ici, chuchota-t-il dans son micro. Va chercher le régisseur. Dépêche.

Avec un peu de chance, les ingénieurs du son étaient toujours en régie même si le spectacle était terminé. La plupart des fans qui cherchaient à le voir étaient inoffensifs, mais il ne voulait prendre aucun risque. Surtout pas avec une femme qui s'était déjà précipitée sur scène plusieurs fois à la fin de ses performances. Ce n'était pas le comportement de quelqu'un de sain d'esprit. Jusqu'à présent, il avait réussi à l'éviter.

Il avait du mal à penser calmement. Il lui fallait toujours un moment pour décompresser, pour que son cerveau ralentisse, retrouve un rythme normal. En attendant, il n'arrivait pas à analyser la situation comme il l'aurait voulu. Mais il n'avait pas le choix, il fallait rester aimable en attendant le régisseur. Tout en gardant ses distances.

Il montra du doigt le court escalier menant au foyer des artistes, pour gagner du temps. Elle le devança. Il constata que l'escalier comptait sept marches. Pas de chance. Vincent

prit la dernière marche deux fois pour tomber sur un chiffre pair. La femme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Ils débouchèrent tous deux dans une pièce meublée comme une salle de séjour. Pourquoi ce régisseur tardait-il tant ? Quatre Perrier patientaient sur la table basse. Vincent enleva sa veste et la jeta sur l'un des canapés. Il tourna une des bouteilles pour aligner les étiquettes. La femme garda sa veste. Il prit une lingette et commença à se démaquiller. La femme fronça presque imperceptiblement le nez. Bien. Tout ce qui pouvait lui donner envie de partir d'ici l'arrangeait. Avec un peu de chance, il sentait la sueur.

— Je ne veux pas être désagréable, dit-il, mais c'est interdit au public ici.

Il ouvrit une des bouteilles d'eau pétillante et remplit un verre. Il contempla, suspicieux, les bulles.

— Vous ne pouvez pas rester ici, ajouta-t-il. L'arrière-scène est interdite aux personnes qui ne sont pas du théâtre...

La femme l'interrompit pour se présenter :

— Mina, dit-elle. Mina Dabiri. Je suis de la police.

Puis, d'un geste rapide, elle remit en place la bouteille qu'il avait légèrement déplacée en prenant la sienne. Ainsi, toutes les étiquettes étaient à nouveau parfaitement alignées. Après quoi, elle lui tendit la main. Vincent se tut et serra sa main. Le maître mentaliste ne savait plus que dire.